

B. 10. 8.
- Biwami
- curier oct. 1983
- gétayéris
- KARIBWAMI, Pontien

Témoignage de Jacqueline, la veuve de Pontien KARIBWAMI
recueilli à KIGALI par Michel ELIAS le 11/01/94.

Nous habitons le Palais du 3 Septembre à KILILI, l'ancien palais
de Bagaza. On parlait d'un coup d'Etat possible depuis deux se-
maines; quand Melchior Ndadaye était à New-York, puis à l'île
Maurice. Chaque soir j'avais des coups de téléphone d'amis qui me
rapportaient des rumeurs. Mon mari n'y croyait pas. Le 20 je n'ai ri-
en entendu de particulier. Je suis rentrée chez moi vers 20 H, Pontien
était chez un ami belge, géologue à KABONGO, Gilbert CHARTRY. Il y a
passé la soirée. J'étais déjà couchée quand il est rentré vers 23
23 H. J'avais passé la soirée avec Jérôme et Goretti. Nous avons mangé
ensemble puis ils ont passé la nuit là. Nous étions tous couchés quand
Pontien est rentré. Quand Pontien est rentré, il a vu Jérôme qui lui a dit:
-M. le Président, êtes-vous au courant du coup d'Etat qui devrait avoir lieu
cette nuit?"
-"oui, on m'en a parlé cet après-midi, mais on a confiance. On a pris des
dispositions.
Pontien avait confiance. Il n'a pas fermé la porte de notre chambre
à clé. Je voulais qu'il ferme à clé. Il se moquait de moi. J'avais peur
Il y avait des militaires de garde: 4 ou 5, avec des bérets verts, du
camp MUHA. (C'est la même garde que le Président Ndadaye). Mais il ne retrouva-
it pas ses clés (j'ai su après qu'il les avait oubliées chez son ami
belge, car il me les a rapportées par après. Seul lui ai raconté ma journée
Je préparais le mariage d'une jeune soeur. Il m'a demandé des nouvelles. Il
ne m'a pas parlé des rumeurs de putsch, il ne voulait pas m'inquiéter.
On a dormi vers minuit. On était fatigués. C'est un coup violent frappé
sur une porte qui m'a réveillée en sursaut. J'ai regardé l'heure, il était
2 H 40.
-"Ce doit être le coup d'Etat dont on parle depuis quelques jours-dis-je,
Je vous avais dit de fermer!" Je tremblais. On s'est habillé à la hâte.
Comme Pontien se contentait d'enfiler une chemise et un pantalon, je lui ai
dit de mettre son beau costume, mais il m'a répondu que ça ne servait à rien
-"Aujourd'hui il y avait des rumeurs de coup d'Etat, dit-il, mais j'en ai
pas cru: notre armée est divisée muramvya contre Bururi..."
J'ai retrouvé mes clés dans mon sac et j'ai fermé la porte de la chambre.
Je lui ai demandé: "Où est votre PERCEL?" C'était la panique. Je n'ai pas
retrouvé le télécel. Il l'avait peut-être oublié dans la salle à manger.
Nous étions sans téléphone, car depuis plusieurs jours le téléphone de la
chambre était en panne. Pontien m'avait demandé de le faire réparer, mais
ça n'avait pas été fait. Nous n'avons pas pu téléphoner. Nous avons été dans
la salle de bains en travaillant le "dressing room" dont nous avons éga-
lement fermé la porte à clé. Puis nous avons verrouillé la porte de la salle
de bains.
-"est-ce que vous avez entendu des rumeurs de putsch et vous ne m'en avez
rien dit?" dis-je.
- "je ne pouvais pas y croire. On disait que ça devait échouer. On nous
garantissait qu'ils ne pourraient oser, qu'ils seraient arrêtés de faire
cette folie, qu'ils pèneraient à l'opinion internationale..." Je lui ai
exprimé que moi j'étais très pessimiste. Je suis de BURURI, je connais les
militaires. Jamais je ne pourrais leur faire confiance. Il m'a dit qu'avant
que je ne me réveille, il avait entendu des coups de feu, environ 15 ' avant
le coup sur la porte. Et après que nous nous soyons verrouillés dans la
salle de bains, on a entendu des motos qui entraient par le portail d'en bas.

(C'est le portail qui ne sert qu'aux résidents, il est interdit à toute autre personne). On a entendu des camions. 9e grouillait de militaires. "Ils sont nombreux" a constaté Pontien. Ils débarquaient des camions, ils ont éteint les moteurs. Puis ils ont commencé à casser. La garde du palais n'a pas résisté, et même, ce doit être elle qui a ouvert le portail. C'est toujours eux habituellement qui manoeuvre la porte. Les putschistes ont alors cassé la porte d'entrée du palais, puis dans le vestibule où il y a trois portes, ils se sont attaqués à la porte qui conduit à nos chambres (ils ne se sont pas trompés de porte, ils devaient avoir eu des indications globales de ceux qui connaissaient les lieux: gens de la garde en civil (garde rapprochée) ou de ceux qui fré avaient fréquenté le palais avant...

La porte du couloir des chambre a résisté environ 1/4 d'H. Ils s'attaquaient aux portes à coup de pied, je pense. Après un quart d'H, ils étaient dans notre chambre. Nous étions assis sur le bord de la baignoire. Je priais, je criais: "ils vont nous massacrer à la balconnette!" Je me tenais le ventre, la tête me tournait, j'avais très peur pour les enfants. Pontien était calme, il restait silencieux. Moi seule je parlais; je disais: "Seigneur pardonnez-nous nos péchés, recevez notre âme!" Je n'entendais pas les enfants, j'étais très inquiète pour eux. Après le bonne m'a raconté qu'ils sont arrivés dans la chambre des enfants et qu'ils leur ont demandé de leur indiquer où est la chambre des parents. La bonne a dit qu'ils étaient partis cette nuit qu'elle avait entendu un véhicule.

-Fh! les potes, ils paraîtraient qu'ils sont partis! a crié un soldat.

- "On va casser toutes les portes fermées pour voir! a dit un autre.

Puis s'adressant à Lionel:

- "Petit, tu vas nous montrer la chambre de papa et maman. Lionel les a conduit vers une chambre de l'autre côté de la maison où logeaient les chauffeurs et la garde. (les trois chauffeurs de Pontien logeaient là cette nuit là, par hasard) Ils ont suivi le petit, c'était loin. Le gosse a réussi à les tromper. Le petit a désigné un chauffeur corpulent en disant: "Voilà papa!". Le pauvre a été tabassé. Les soldats ne connaissaient pas Pontien. Le chauffeur a montré sa carte d'identité. Ils ont compris qu'ils avaient été trompés par l'enfant. Ils ont encore frappé les chauffeurs pour qu'ils disent où est KARIBWAM. Ils sont revenus vers les chambres et ont continué leur casse. Ils se sont attaqués aux portes vitrées donnant sur l'extérieur. Ils ont enfoncé la porte de la chambre où logeaient Jérôme et Goretti. Ceux-ci étaient allés se verrouiller dans leur salle de bains, après avoir soigneusement refait leur lit: la chambre semblait n'avoir pas servi. (Ils commençaient cependant à s'attaquer à la porte de leur salle de bains quand d'autres ont trouvé Pontien: c'est ce qui les a sauvé!)

Pendant qu'on les entendait s'approcher de notre cachette, Pontien a dit: - "On n'entend aucune riposte! Notre armée nous trahit. Pas de résistance, où sont les loyalistes?" J'avais tellement peur que j'essayais de me cacher en me recroquevillant sous le lavabo, mais Pontien m'a fait lever. Il a dit

"-HAGARARA BWUMA!" (ce qui veut dire Sois ferme, redresse toi!, c'est un slogan qui était utilisé dans les meetings du FRODEBU. Je continuais à me

lamenter sur le sort de Goretti et Jérôme qui étaient tombés dans cet enfer. (Goretti de plus, ne logeait ici que tous les deux ou trois jours. Souvent elle rentrait loger auprès de leurs enfants. J'étais certaine que Jérôme et Goretti allaient subir le même sort que nous. Quand les soldats

étaient dans le "dressing room", qu'ils avaient cassé l'avant dernière

porte. Pontien a décidé: - "c'est fini, je vais ouvrir". Il n'a pas voulu

qu'on enfonce la dernière porte. Il a ouvert, c'était fini. Ils ont crié:

- "Haut les mains! Sortez!" Un soldat m'a lancé un coup de pied que

j'ai esquivé. Je suis sortie les mains en l'air derrière Pontien. Ils

nous ont tâté tout le corps pour chercher si nous étions armés. Nous

étions encerclés de baionnettes. Dans le corridor, j'ai vu les chauffeurs,

j'ai aperçu les enfants assis sur le lit. Les militaires ont demandé s'il y

avait des visiteurs. J'ai dit: - "Aujourd'hui, ils n'étaient pas là."

Un des chauffeurs avait un oeil en sang. Dans le vestibule, au moment

où on allait sortir: - "Karibwami! dis au revoir à ta femme!" Un autre:

- "Madame, c'est toi la femme de Karibwami?"

- "Elle est encore jeune!"

- "Tu dis au revoir à ton mari, tu sera bientôt veuve".

Entretiens, Gorette et Jérôme, vers 9 H du matin avaient fait le tour du palais. Sur le sol de la chambre, ils ont trouvé mon sac à main dans lequel on avait fourragé. Ils ont ramassé mon passeport. Les militaires ont volé l'argent, une paire de souliers neufs que nous avions pour le frère de Pontien, ainsi qu'une montre. Ils ont aussi volé un poste de radio. Pas grand chose en définitive. Ils ont laissé les meubles et les objets en place. Je crois qu'ils ont tout simplement respecté la maison de BAGAZA... Gorette nous avait cherchés en vain. Elle a appelé doucement à la porte de la salle de bains, mais je n'ai pas entendu. Ils ont pensé que les militaires nous avaient pris. A la cuisine, ils ont rencontré notre maître d'hôtel. Celui-ci leur a proposé de leur indiquer un chemin pour se sauver et rejoindre les collines. C'est ainsi que nous croyant pris, ils se sont sauvés vers les collines. Moi, je me demandais comment quitter ce palais, comment rejoindre les collines. La bonne aussi pensait qu'il fallait gagner les collines. La nuit suivante, nous avons encore dormi dans la petite salle de bains, mais sur un petit matelas que nous avons traîné là. Vendredi matin un camion est arrivé pour faire la relève de la garde qui était là depuis mercredi. On m'annonce que le commandant du camp MUHA veut me parler. Le major NIBIZI se présente et me demande: "Vous avez de la nourriture pour les enfants?"

"seulement un peu"

"vous avez des domestiques?"

"je n'ai personne que la bonne"

"Voulez-vous quitter ce palais pour aller ailleurs?"

"oui, s'il vous plaît, je vous en prie, faites-moi sortir d'ici, je vous serais reconnaissante!"

"faites vos valises et cet après-midi je vous déménagerai".

"j'aimerais retourner à la cité MUTAKURA là où je vivais avant".

mais le major m'a expliqué que ce n'était pas possible: "il n'y a pas de sécurité pour vous là-bas".

"Ne pourrai-je aller alors dans une ambassade?"

"oui, c'est le mieux. Quelle ambassade voulez-vous?" Je lui réponds la Belgique ou le Rwanda. Il me refuse le Rwanda mais me dit qu'il connaît bien les français (il y a une coopération militaire). Il ira voir les français et à défaut, les Belges. Je l'ai remercié; j'étais contente de sortir de cette prison. On a fait les valises. On a attendu. Vers 18 H 30, il arrive, mais seulement pour nous donner un thermos de thé et du pain. Il nous explique qu'il s'excuse mais qu'il n'a pas pu trouver un véhicule pour nous déménager. Il m'a paru comme en état de choc. Il s'est engagé à réaliser le projet le lendemain. "c'est la dernière nuit que vous aurez à passer ici" dit-il. On a dormi encore dans ~~une salle de bain~~ une salle de bain, mais cette fois dans la grande salle de bains et sur un matelas double que nous avons traîné là. Le samedi matin, le petit Lionel avait de la fièvre. Je me suis mise à pleurer; je ne savais pas comment le soigner. Je lui ai donné de l'aspégic. Vers 11 H, j'ai envoyé un message verbal au major pour lui dire que le petit était malade et que je demandais un chauffeur pour nous conduire à l'hôpital. Un soldat a transmis le message. L'après-midi, Lionel allait mieux, il s'est mis à jouer. Mais je voulais profiter de la sortie de l'hôpital pour voir ce qui se passait en ville. Vers 16 H un chauffeur est venu. J'ai hésité à embarquer tout mon monde et filer. La petite pleurait de voir que son frère seul partait. Mais le chauffeur s'